

CINÉ-CAFÉ du samedi 4 novembre 2023

Comme chaque premier samedi du mois, nous nous sommes retrouvés au foyer de l'accueillant théâtre Berthelot pour échanger sur nos coups de cœur du mois. Le premier cité a été :



Le Ravisement, d'Iris Kaltenbäck, au titre merveilleusement trouvé avec son double sens. Dès le départ, on sent le risque d'un glissement dangereux. Lydia, sous le choc d'une rupture amoureuse dont elle ne dit rien à personne, et sage-femme de son métier, fait accoucher son unique amie, Salomé. L'accouchement est difficile et Lydia refuse toute aide. Le bébé semble inanimé à la naissance... Aurait-il pu en être autrement sans l'insistance de Lydia ?

On ne le saura pas. Mais Lydia, aimante et attentionnée, va continuer à nous troubler. Ses agissements, encouragés par son amie, sont tout d'abord ambigus puis carrément répréhensibles. On comprend vite qu'elle agit pour elle-même, jusqu'à manipuler Milos, un possible compagnon qui réapparaît après l'avoir laissé tomber dès la première rencontre.

La quête de l'amour quand on en a été trop privé peut prendre des chemins très dangereux.

Hafsia Herzi, qui interprète Lydia et qui est de tous les plans, n'a pas fait l'unanimité. Certains l'ont trouvée ennuyeuse tant son personnage, sujet à une mélancolie profonde, n'évolue pas. Elle a fasciné les autres. C. a exprimé son amour des acteurs qui laissent une grande place à l'imagination du spectateur. L'archétype de ce style de jeu, c'est Isabelle Huppert. On ne sait jamais exactement ce qu'elle pense, mais on sent qu'il se passe plein de choses à l'intérieur de ses personnages. Sous ses dehors impénétrables, la vie palpite. Il y a beaucoup de générosité à jouer de cette façon, car c'est un style de jeu non spectaculaire, qui ne vous rapporte pas souvent des prix et des

récompenses, alors que vous offrez au spectateur de ressentir toutes les émotions que vous retenez.

Nous n'avons pas le souvenir d'avoir déjà vu Hafsia Herzi dans ce registre où elle excelle : sous sa douceur sensible, de sombres desseins l'animent. Comme dans la scène de l'accouchement où elle est dans le sentiment d'une toute puissance puisqu'elle ne laisse personne l'aider, ce qui fait d'elle une soignante hautement dangereuse.

En même temps, sa solitude nous touche.

Le film n'accuse pas ; il montre des faits et nous amène, par cette démarche ouverte, à essayer de comprendre. Pas excuser, juste comprendre. C'est enrichissant d'être amené à nous dire, à propos d'un personnage qui commet des actes horribles, que nous ne ferions jamais : « *Si j'avais été dans sa situation, comment aurais-je réagi ?* » Nous sommes invités, comme le fait la meilleure littérature, à expérimenter l'ouverture à l'altérité.

Enfin, c'est un film qui nous fait réfléchir sur la condition humaine, sur la capacité à aimer et sur un paradoxe : en osant vivre son désir, Lydia non seulement trahit sa seule amie, mais transgresse la loi ; or, de cette transgression naît la possibilité d'un amour. C'est vertigineux.



Mars Express est un film d'animation de science-fiction. Il met en images une planète Mars totalement investie et habitée par l'homme, où une détective privée, assistée d'un androïde, enquête sur la disparition d'une étudiante. Est-ce parce qu'il est passé le samedi soir c'est-à-dire au milieu du festival du film de Montreuil, après trois films en compétition, qu'il a largué certains spectateurs, incapables de suivre son intrigue complexe après avoir absorbé tant d'images dans la même journée ? F. l'a adoré, même si dans les films de science-fiction il est courant qu'on ne comprenne pas tout. Pour elle, c'est sans importance car elle s'est laissée emporter par la création visuelle et le récit.



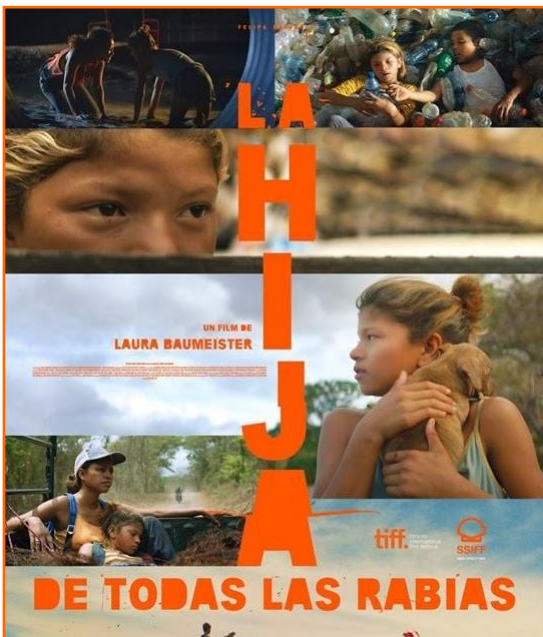
L'Enlèvement, de Marco Bellocchio, nous a transportés. Quel cinéaste ! A 84 ans, il enchaîne les films d'une maîtrise formelle et d'une splendeur visuelle qui n'écrasent pas leur propos absolument passionnant. Ici, il exhume de l'oubli une histoire tragique autant que véridique. En 1858, le pape Pie IX a ordonné l'enlèvement d'un enfant d'une famille juive au prétexte qu'il avait été baptisé, en cachette, par une servante catholique. Pour cette raison, le pape alors tout puissant considérait qu'il devait être élevé dans la religion catholique. L'affaire a fait un immense scandale international à

l'époque, mais la famille n'a jamais pu récupérer son enfant. Où l'on découvre ce dogme de l'église catholique : quand on est baptisé, qu'on le veuille ou non on est catholique pour le restant de sa vie, c'est irrémédiable. L'un de nous en a parlé avec un prêtre tout à fait ouvert sur la société contemporaine, mais qui soutenait ce dogme comme une réalité intangible. En même temps qu'un film, c'est un opéra. La mise en scène, servie par une musique (signée Fabio Massimo Capogrosso) qui a du souffle, nous fait décoller de notre siège. Il n'en faut pas moins pour nous faire ressentir l'absolue tragédie qui s'est abattue sur cette famille. Voilà un film historique qui nous émeut autant qu'il nous instruit, qui atteint des sommets autant esthétiquement qu'humainement.

Comme toujours, Marco Bellocchio dialogue avec son époque : il dénonce un extrémisme religieux alors mis en œuvre par l'église catholique, laquelle a toujours un poids énorme en Italie. De cette manière, il rappelle qu'elle n'a aucune leçon à donner aux extrémismes religieux contemporains.

F nous a parlé d'un documentaire sur le premier massacre connu d'Algériens à Paris, survenu le 14 juillet 1953 à l'issue d'une manifestation célébrant la Révolution française, à laquelle participaient quelques milliers d'Algériens indépendantistes : **Les balles du 14 juillet**. Un film que Daniel Kupferstein a réalisé en 2014 et qu'il accompagne un peu partout en France. Il en parle dans [cet entretien](#) et il en annonce les projections passées et futures sur [son site](#).



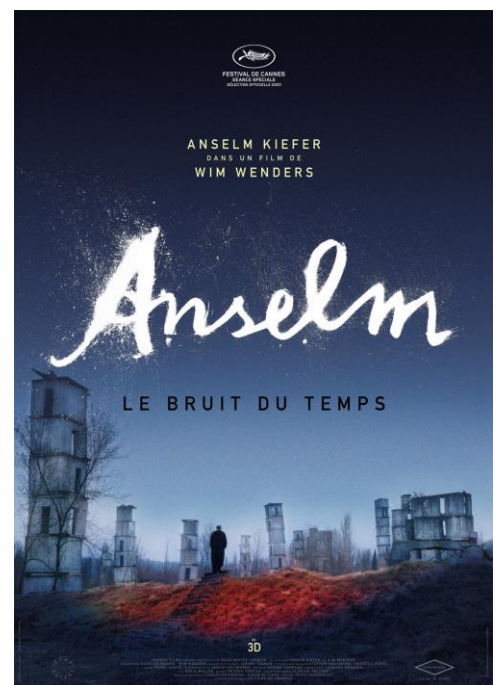


La majorité d'entre nous est passée à côté d'une pépite ! **La Hija de todas la rabias** (qu'on peut traduire par : *La fille de toutes les colères*) de Laura Baumeister de Montis, raconte l'histoire d'une fille de onze ans qui vit avec sa mère au bord d'une immense décharge publique à ciel ouvert, au Nicaragua. Elles ont une portée de chiots qu'elles doivent vendre mais quand l'affaire tombe à l'eau, la mère, pour aller travailler, dépose sa fille dans une usine de recyclage où sont employés d'autres enfants. Peu à peu la fille réalise que sa mère l'a

abandonnée. C'est dur, mais en même temps elle se fait un ami qui va tout faire pour l'aider à retrouver sa mère. A l'aide du réalisme magique propre à la culture sud-américaine, il se pourrait que celle-ci revienne, sous une forme autre qu'humaine... Celle qui l'a vu nous l'a décrit comme un film puissant qui laisse une forte impression.

Wim Wenders devait venir au Méliès pour présenter son documentaire, **Anselm**, sur le peintre et sculpteur Anselm Kieffer. Empêché par un souci de santé, il a réalisé une courte vidéo qui nous a été présentée avant la projection du film en 3D. Dans cette vidéo il a parlé d'une « immersion » dans l'œuvre de cet artiste que la plupart d'entre nous ne connaissait pas, et son film tient cette promesse : il nous plonge effectivement dans une œuvre considérable, impressionnante et que nous nous sommes unanimement étonnés de ne pas connaître tant elle est importante quantitativement et historiquement.

Anselm Kieffer est né le 8 mars 1945 (Wim Wenders le 12 août de la même année) d'un père nazi. Il fait partie de cette génération d'Allemands qui ont demandé des comptes à leurs parents sur leurs responsabilités dans la deuxième guerre mondiale. Son art monumental traite de la culpabilité allemande et comme nul n'est prophète en son pays, il y est copieusement détesté.



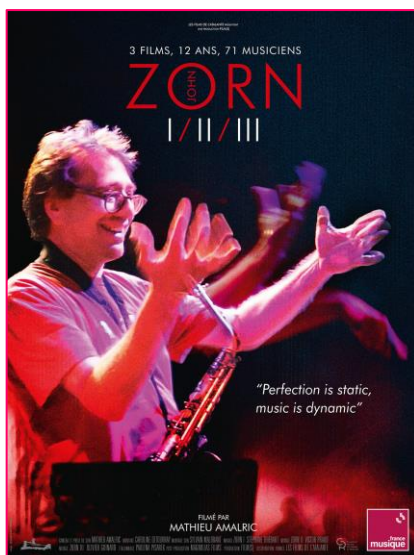
La projection en 3D apporte réellement un plus, par exemple quand Wim Wenders filme les 17 « Frauen der Antike » (Femmes de l'Antiquité), sculptures de robes vides et surmontées de différents objets et matières. Le relief et la profondeur de champ apportés par la 3D nous donne la sensation de nous tenir à côté d'elles. Ou bien quand il filme son ami déambulant à vélo au milieu de ses tableaux dans son atelier de Croissy, en banlieue parisienne, on ressent physiquement l'immensité du lieu.



Une seule réserve a été émise, sur les reconstitutions de scènes du passé, quand Anselm Kieffer était enfant puis jeune homme. Elles sont platement illustratives et on n'en a pas besoin. La seule contemplation des tableaux, sculptures, installations de l'artiste ainsi que les archives télévisées où on le voit confronter l'Allemagne à son passé honteux, suffisent à nous donner envie d'en savoir plus, d'apprendre à le connaître plus amplement.

Justement, la série [A voix nue](#) que France Culture lui a consacrée en 2001 permet de le découvrir francophone, s'exprimant avec clarté, attachant.

Et vous pouvez effectuer une [visite virtuelle](#) du domaine de La Ribaute, à côté de Barjac, dans lequel il a bénéficié d'un espace à la mesure de son talent.



Autre documentaire explorant l'œuvre d'un artiste : **Zorn I, II et III** de Mathieu Amalric. John Zorn est un musicien extraordinaire, très connu dans le monde du jazz alternatif et qui vaut le coup d'être vu sur scène. Mathieu Amalric, qui le filme depuis 2010, s'est montré comme à son habitude généreux et éminemment sympathique quand il est venu le 31 octobre le présenter au Méliès.

Autour de **Simple comme Sylvain**, de Monia Chokri, un phénomène inhabituel s'est produit : beaucoup d'entre nous ont préféré le débat avec la réalisatrice et son actrice principale Magalie Lépine-Blondeau, au film lui-même ! Il faut dire que dans sa comédie romantique voyant une professeure de philosophie tomber amoureuse d'un charpentier et réciproquement, la cinéaste québécoise a le trait épais : qu'on assiste aux joutes verbales entre les intellectuels ou aux repas chez les « bouseux », tous les personnages sont caricaturaux. L'aspect de comédie est renforcé par l'accent canadien goûteux.



Pour sa défense, la caricature est un des codes de la comédie. Parfois, elle est nécessaire pour qu'un film nous marque et qu'on s'en souvienne. Le débat affine notre façon de voir les choses en nous apportant d'autres éléments, en nous donnant à penser. En l'occurrence, Monia Chokri et Magalie Lépine-Blondeau ont été passionnantes à écouter, à la fois drôles et intelligentes. On a adoré la réponse de la réalisatrice à la spectatrice qui l'a interrogée sur son « regard féminin » en opposition au « male gaze » (regard masculin) qui a prédominé au cinéma pendant des décennies. *« Je préfère parler de regard féministe a-t-elle dit, parce que des hommes aussi peuvent être féministes. Le féminisme est un humanisme donc je n'en exclus personne ; alors que quand on me dit « regard féminin », je me sens assignée à un espace plus réduit. »*

« **Le féminisme est un humanisme** »... Qu'on se le dise !

On a apprécié aussi la façon dont la réalisatrice nous a décrit sa façon de mettre en scène : *« Je dirige l'équipe technique comme des acteurs (je leur donne des instructions sentimentales) et les acteurs comme l'équipe technique (je ne les dirige pas sur ce qu'ils ont à jouer, mais sur où ils doivent se placer). »*



The old oak sera-t-il réellement le dernier film de Ken Loach ? A 87 ans, le cinéaste l'a annoncé, tout en précisant qu'il allait encore réaliser des documentaires. Nous les attendrons, tant sa sensibilité aux êtres humains s'exprime comme jamais dans **The old oak**. Que ce soit les faciles à aimer comme son héros patron de bar bourru et humaniste, et face à lui une jeune femme syrienne pleine d'espoir et de désespoir mêlés. Ou les difficiles à aimer comme les floués du thatchérisme, du capitalisme, de tous les « ismes » qui les ont menés à la misère et qui

croient défendre leur identité en rejetant les encore plus malchanceux qu'eux, ceux qui ont tout perdu.

Gros coup de cœur pour l'acteur principal, un ancien syndicaliste dont la présence impressionne. Il fait tout passer par des regards, des silences et des actes qui expriment mieux que les mots sa solidarité avec les émigrés syriens.

Ken Loach rattache ce film à un documentaire formidable qu'il a réalisé en 1984 sur et pendant la grève des mineurs, *Which side are you on ?* Des photographies extraites de ce documentaire témoignent de la force que donne la lutte collective et inspirent à la jeune femme syrienne l'idée de réunir ses compatriotes séparés les uns des autres. Which side are you on = De quel côté te tiens-tu ? Certains villageois se montrent solidaires des exilés syriens, d'autres s'opposent non seulement à eux mais aussi à leurs compatriotes solidaires.

Au final, un certain optimisme s'exprime dans **The old oak**, auquel Ken Loach avait tourné le dos dans ses deux films précédents, *Moi Daniel Blake* et *Sorry we missed you*. S'il y a cette note d'espoir, est-ce parce qu'il signe là son dernier film de fiction ? Comme s'il voulait nous laisser le message que si on se rassemble et si on s'unit, on peut faire bouger les choses ?

Cela n'a pas plu à ceux qui ont trouvé qu'il y avait un peu trop de bons sentiments. On voudrait que ce soit vrai, mais sur un thème proche (des émigrés africains employés par une boulangerie en Roumanie, que la population vient lyncher), *RMN* de Christian Mungiu était certainement

beaucoup plus juste. En même temps, le cinéma ne pourrait-il pas servir, de temps en temps, à mettre en scène une utopie, ne serait-ce que pour montrer l'exemple ?

Ce qui est sûr, c'est que quand on crée une œuvre sur un sujet de société, il y a deux façons de présenter les choses : soit on cherche la vérité avec toutes les nuances qu'elle comporte et on laisse réfléchir le spectateur ; soit on impose sa vision, pessimiste ou optimiste. Ken Loach a choisi le second camp. En tout cas, dès les premières images on est scotché par sa manière de broser en quelques traits quelques personnages et de les suivre, de faire en sorte qu'on ne s'en détache pas. Comme quoi, il est un homme de terrain qui sait de quoi il parle quand il montre les ravages du chômage et du déclassement social.



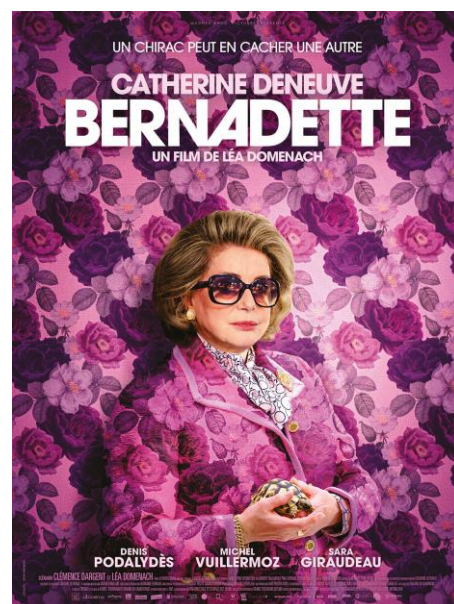
L. a vu deux films : un dont elle attendait beaucoup et l'autre dont elle n'attendait rien ; et puis c'est l'inverse qui s'est produit !

Une année difficile l'a déçue parce qu'elle a trouvé inopportun de ridiculiser les mouvements de lutte actuels (le mouvement Extinction Rébellion qui lutte contre le désastre écologique qui pourrait bien faire disparaître l'humanité). D'habitude elle trouve que Nakache et Toledano tapent juste ; là ils l'ont fait enrager.

A contrario, **Bernadette** l'a heureusement surprise. Ce n'est pas un grand film, mais il est agréable à voir. Le binôme Podalydès-Deneuve fonctionne super bien et on se régale à voir Michel Vuillermoz se régaler à jouer Jacques Chirac.

L'un de nous l'a vu et le lendemain, par hasard au cours d'un voyage il a rencontré une femme qui était secrétaire à l'Élysée du temps de Jacques Chirac. Elle lui a fait ce commentaire :

- Bernadette Chirac : désagréable ;
- Claude Chirac : une peau de vache ;
- Jacques Chirac : il fallait garder ses distances !





Killers of the flower moon de Martin Scorsese, dure 3 heures 27 minutes qui passent crème tellement le récit est fluide et nous fait découvrir une histoire totalement méconnue. À part pour l'un d'entre nous qui a passé son temps à s'endormir et à se réveiller pendant toute la projection !

C'est un film très instructif parce qu'on n'avait jamais entendu parler de ces Indiens Osages propriétaires de terres gorgées de pétrole, qui les ont rendus tellement riches qu'ils avaient de belles voitures et des

serviteurs blancs ! Cette richesse a aussi fait leur malheur puisqu'elle a attiré la convoitise de Blancs qui les ont tués pour s'accaparer tout ce qu'ils possédaient. L'utilisation des archives d'époque ancre le film dans cette réalité oubliée.

Film aussi porté par ses acteurs : ses deux stars masculines bien sûr, plus l'actrice Lily Gladstone qui est d'une noblesse impériale, très charismatique elle aussi. Le personnage de De Niro est extrêmement bien écrit : à l'écouter il est le protecteur des Indiens, il parle même leur langue, mais plus le récit progresse, plus le spectateur dissocie ses paroles de ses actes. Pour les Indiens Osages d'aujourd'hui, il est le diable (cf l'entretien que David Grann a donné aux *Cahiers du Cinéma* d'octobre, voir page suivante). Il tient son benêt de neveu, joué par Di Caprio, sous sa coupe, lui fait faire ce qu'il veut. En l'occurrence : empoisonner sa femme. Ce qui est fou, c'est qu'on sent que le personnage de Di Caprio aime sa femme mais en même temps il la tue à petit feu, en sachant ce qu'il fait. Il est tellement sous emprise qu'il détruit son couple, sa famille, son bonheur, en se voyant le faire, sans arriver à s'arrêter.

Le film a permis à celui qui a dormi par intermittence de découvrir l'écrivain David Grann, qui a écrit le livre dont Martin Scorsese s'est inspiré pour écrire le scénario de **Killers of the flower moon**, même si le cinéaste a modifié le point de vue : le personnage principal du livre est l'agent du FBI qui enquête sur les exactions des Blancs ; celui du livre est le personnage de Di Caprio et par extension sa femme, la famille indienne de sa femme, les Indiens à qui cette terrible histoire est arrivée.

Extrait de l'entretien que David Grann a donné aux *Cahiers du cinéma* d'octobre 2023 : « L'idée de cette investigation m'est venue au musée Osage de Pawhuska, en Oklahoma, devant une photo de 1924 : on voyait un groupe de femmes issues de la tribu aux côtés de quelques Blancs, mais une partie de l'image avait été coupée. J'ai demandé l'explication à la conservatrice : « Le Diable se tenait à cet endroit. » Elle est allée me chercher le morceau manquant, gardé dans les archives. Dessus figurait William Hale. »

(William Hale est le personnage incarné par De Niro)



La Fiancée du Poète



Virage à 180 degrés : **La Fiancée du poète**, de Yolande Moreau, nous fait passer une heure et 43 minutes en compagnie de doux rêveurs, des marginaux qui n'ont a priori rien à faire ensemble et que son propre personnage, de retour à la vie civile après un long séjour en prison, réunit dans la vieille baraque décatie de son enfance, en pleine campagne.

On y croise un étudiant faussaire, un jardinier qui aime se travestir en femme, un curé joué par William Sheller qui joue Abba sur l'orgue de son église... On y entend cette phrase : « *On est un peu comme une famille... en plus subversifs.* » C'est tendre, drôle, poétique et politique, puisque ça invite à chercher son chemin hors des clous tracés par la société !

Voilà un film qui fait du bien et dont on sort réconforté.



De rêves et de parpaings est un documentaire d'Anne-Sophie Birot et Laëtitia Douanne sur une expérience montreuilloise : un groupe de femmes qui s'appellent Les EnChantières qui font des chantiers participatifs. Elles ont construit une maison en bois

toutes seules, rue des Ravins à Montreuil. C'est un film très intéressant à suivre, qui pose la question de la place des femmes dans la construction. Une communauté s'est construite autour de ce projet. C'est formidable de les voir déplacer des parpaings, par moment la coordination de leurs gestes fait presque penser à de la danse. Le rapport au pouvoir est complètement différent de la vision masculine, entre la prise d'une décision et les répercussions sur celles qui vont l'exécuter.

Allez les voir pour apprendre à bricoler et gagner en autonomie 😊 ! L'évocation de ce film nous a même amenés à évoquer les stages Leroy Merlin et tout ce que Montreuil propose, formidable laboratoire social !

Enfin on a évoqué pêle-mêle et brièvement :

- le documentaire sur le procès des patrons de France Télécom suite à la vague de suicides due au harcèlement généralisé qu'ils avaient instauré dans leur management. Ce procès s'intitule **Par la fenêtre ou par la porte**, il est passé le 8 novembre au Méliès et vous pourrez bientôt voir le débat qui a suivi sur www.rencartaumelies.org ;
- d'autres documentaires qui ont fait l'objet d'une séance unique, celui sur le studio Albatros, sur les Murs à Pêches. Des films qui mériteraient une seconde projection pour ceux qui ont loupé la séance unique.
- Le dernier film d'Albert Dupontel, **Second tour**, qui avance masqué : dans les interviews il dit qu'il ne fait pas de politique mais du divertissement... or son film analyse finement notre système politique !

Prochain Ciné-Café : Samedi 2 décembre
au théâtre Berthelot de Montreuil



Rédigé par Isabelle DEVAUX, avec le concours de Françoise BOUSSARI (Merci à elle !) pour *Le Ravissement*.